

## Notre langue française

Par Cécile Guilbert, le 21/3/2018 à 06h00



« Il est très difficile de faire comprendre aux gens cette indignation impersonnelle qui vous prend à l'idée du déclin de la littérature, de ce que cela implique et de ce que cela produit en fin de compte. Il est à peu près impossible d'exprimer, à quelque degré que ce soit, cette indignation, sans qu'aussitôt l'on vous traite d'"aigri" ou de quelque autre chose du même genre », écrivait Ezra Pound dans son pénétrant *ABC de la lecture* en 1966. Cinquante ans plus tard, que de l'état actuel où se trouve la langue française d'aucuns s'inquiètent, s'émeuvent ou se désolent, vous les verrez aussitôt accusés de pessimisme, de déclinisme, quand ce n'est pas de passéisme ou d'être de parfaits réactionnaires : automatisme épuisant autant que débile dès lors qu'il s'agit d'art et de beauté, ces vieilles lunes encombrantes autant qu'inutiles au nouveau monde contemporain tel qu'il va dans sa numérisation galopante et son amnésie programmée, la vitesse de sa pensée calculante et sa novlangue, mais surtout son formidable conformisme idéologique et moral infesté de servitude volontaire et de cynisme viral. A-t-il seulement conscience des conséquences délétères que ses procédures robotiques et son panurgisme culturel forcené infligent à notre humanité comme à notre destin politique à travers le traitement réservé à notre langue ? Évidemment non, raison pour laquelle la lecture de *Notre langue française*, livre de combat autant que manifeste de salubrité publique récemment paru sous la plume de Jean-Michel Delacomptée, s'impose à tous. Des livres, cet essayiste et romancier en a déjà publié presque une vingtaine, notamment des « portraits » subtils et vibrants de La Boétie, Racine, Bossuet, Saint-Simon et Montaigne. Autant de noms qui dénotent un goût, une pente affective et formelle, une esthétique sensible et bien sûr un patrimoine, un héritage chéri et

transmis à travers l'écriture et l'enseignement universitaire pétri d'amour du français que l'écrivain évoque en artisan ayant toujours remis sur l'établi son ouvrage. D'où ce pronom possessif englobant les lecteurs envisagés comme des frères, des concitoyens, tant il est vrai que le français est originellement « *la langue de l'égalité, de l'État et de la littérature* ».

Foisonnant, cultivé, informé, ferme dans sa colère, sincère dans son chagrin et toujours nuancé, *Notre langue française* s'autorise des brisées séminales du *Pour un Malherbe* de Ponge afin de sabrer le mollasson, le tiède, le fade, l'invertébré et l'informe aplatissant désormais l'oral comme l'écrit d'un idiome dont la vocation faisait corps avec la vigueur bien trempée de l'esprit et l'énergie d'âme, « *soit le style lapidaire de l'âge classique, incisif et pourtant charnu sous le coupant, qui désarçonne aujourd'hui au point qu'on le prend pour de la sécheresse, qu'on ne le comprend plus, et que seule agit, contre le délaissement dont il souffre, sa mise en spectacle théâtral ou récitatif, ainsi Luchini* ».

Si l'effondrement du niveau de français des étudiants semble à l'auteur davantage imputable à l'abandon des humanités classiques et aux nouvelles formes d'apprentissage des lettres qu'à l'invasion de l'anglais, son diagnostic des causes de ce qui s'apparente à un véritable « *suicide identitaire* » frappent et convainquent. Du fonctionnement de l'industrie éditoriale à la promotion de livres bien-pensants qui répondent à la demande sociale en passant par l'essor des productions fictionnelles « *télécompatibles* », les nouvelles modalités de lecture et la désintégration du jugement de goût, Delacomptée met à plat le vaste circus dit « littéraire » où « *tout se vend, tout se vaut, même si c'est faux* ». Reprenant le distinguo cher à Barthes entre « *écrivains* » et « *écrivants* », dialectisant autour du « *mineur* » et du « *meilleur* », il regrette que l'art littéraire soit désormais marginal, minoritaire, hors de portée de la culture de masse. Mais n'en a-t-il pas toujours été ainsi ? A fortiori dans une époque de démocratisation culturelle exponentielle ? Sur ce point, il me semble que Tocqueville a tout dit. Et que les années 1960 chères à l'auteur, où Lacan et Foucault se vendaient comme des petits pains, demeurent une parenthèse enchantée d'exception. Néanmoins, *Notre langue française* est trop riche de percées pensives pour faire l'objet d'une seule chronique. Rendez-vous donc la semaine prochaine sur la question qui en constitue le cœur battant : comment poétique et politique ont scellé la « *vocation esthétique* » du français.

Cécile Guilbert